



HAL
open science

La membrane et le noyau

Émile Noël

► **To cite this version:**

Émile Noël. La membrane et le noyau. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1989, 1, pp.37-41.
hal-03376557

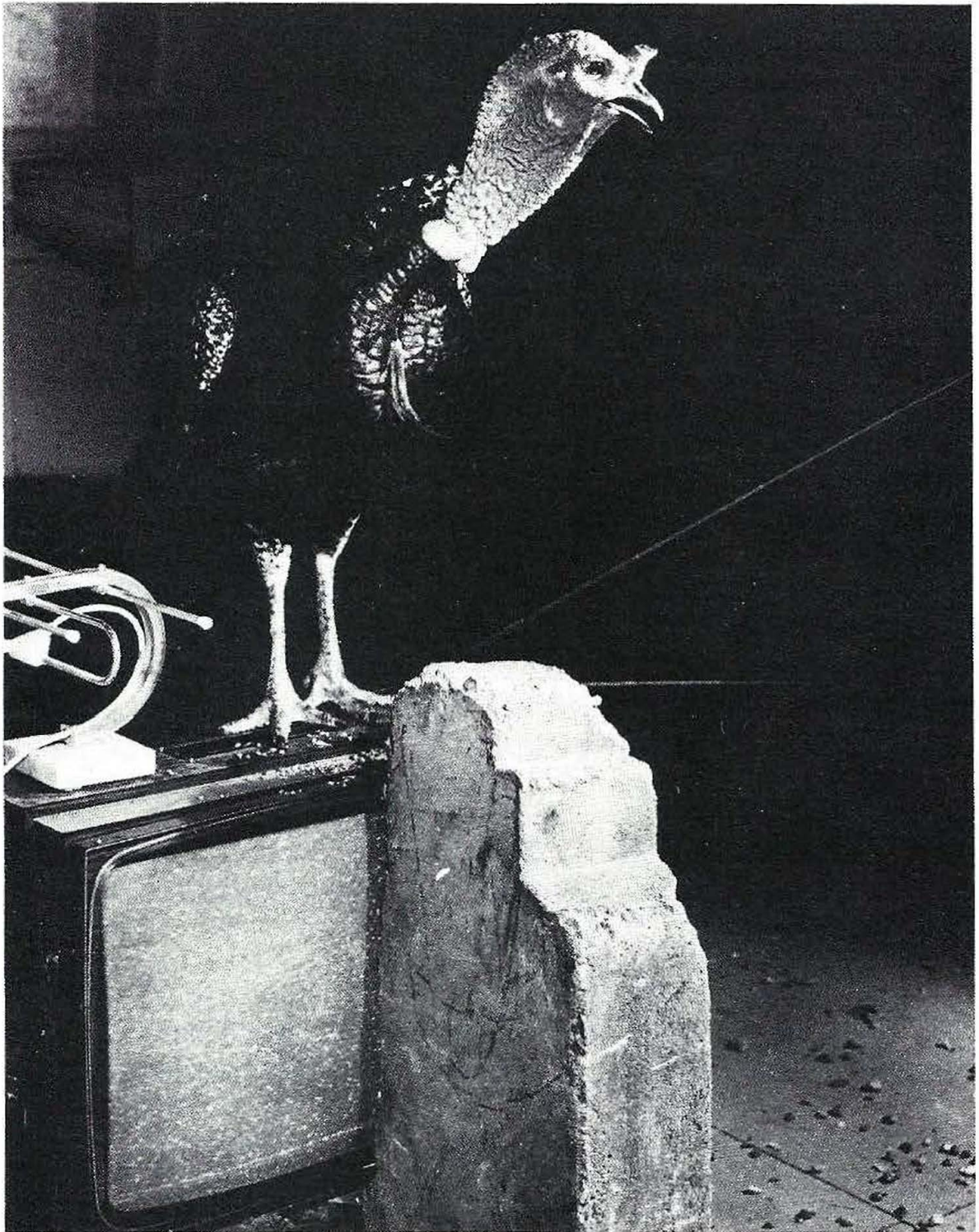
HAL Id: hal-03376557

<https://hal.science/hal-03376557>

Submitted on 20 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Wolf Vostell, "Dépression endogène", Environnement (détail) 1984.

LA MEMBRANE ET LE NOYAU

*Emile Noël **

C'est un fait que les grands médias audiovisuels ne prennent pas en compte la diffusion de la culture scientifique, technique et industrielle. Encore que l'obsession économique actuelle place l'industrie sous les projecteurs de la "télé", mais de quelle façon ? Cela mériterait qu'on y regarde d'un peu plus près. Quoiqu'il en soit, les cours de la Bourse occupent beaucoup plus la "petite lucarne" que les savoirs ou les savoir-faire. Les sciences et les techniques sont toujours teintées pour les grands médias d'une coloration éducative et didactique et vécues comme préjudiciables à leur audience. Le problème reste entier de savoir s'il s'agit d'une question de forme ou d'un obstacle plus fondamental.

L'image de la science et de la technique

Aucun des grands réseaux français n'a fait faire d'étude sérieuse sur les attentes des publics dans le domaine de l'information sur les sciences et les techniques. Les quelques enquêtes partielles réalisées semblaient pourtant indiquer un intérêt. Or la place des sciences et techniques à l'antenne est pratiquement dépendante de l'appréciation intuitive des responsables de la programmation. L'image de la science, en général, est plutôt négative chez les diffuseurs (ennuyeuse) et dans le public (possiblement dangereuse et/ou perverse).

Une étude de George Gerber, psychologue social de l'université de Pennsylvanie, portant sur le public américain, présentée à la conférence annuelle de l'A.A.A.S., en 1985, faisait apparaître que plus on regarde la télévision, plus on a une attitude négative face à la science. Et le niveau d'éducation du téléspectateur n'y change rien. Il semblerait que le public se fasse, de façon plus ou moins inconsciente, une image de la science et des "savants" conforme aux représentations que les feuilletons et les films de télévision lui fournissent.

On peut objecter qu'il s'agit d'une étude américaine. On peut aussi remarquer la forte présence de la production américaine dans la programmation française, et même un certain mimétisme de la production française. On peut également noter que, généralement, l'image donnée par les productions romanesques

* Chercheur à l'INA (Institut National de l'Audiovisuel), Producteur à France-Culture.

télévisuelles ne permet guère de dessiner un joli “portrait du savant” : il est, assez souvent et selon le cas, fou ou distrait ou pervers ou démoniaque ou paranoïaque ou mégalomane, etc...

Ainsi la télévision, dont on a souvent souligné l'impact éphémère, ne serait pas tout à fait sans influence dans la constitution des représentations sociales. On pourrait déceler des corrélations entre les contenus des fictions télévisuelles et l'image de la science dans le public. Corollairement, il y aurait intérêt à s'interroger sur la tendance que les auteurs de fictions auraient à présenter les sciences et techniques de façon plutôt négative. Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les grands auteurs étaient porteurs, par leurs œuvres, de la culture globale de leur époque. La percée scientifique dans la société industrielle a placé les auteurs contemporains dans une situation radicalement différente. En France notamment, la plupart des écrivains, non seulement ne connaissent pas bien l'état des sciences et techniques mais, de plus, nourrissent à leur égard une certaine animosité. Ainsi, sciences et techniques sont souvent – même inconsciemment – présentées comme mauvaises ou dangereuses “en soi”.

Echange et mémoire

Jusqu'à présent, les émissions de télévision consacrées à la science n'ont pas réussi à se défaire suffisamment de leur aspect didactique préjudiciable à l'élargissement de leur audience. Après quelques tentatives pour essayer de rendre plus “attractives” ces émissions, les sciences, considérées comme trop *dissuasives*, ont été reléguées sur des créneaux de faible écoute et sous un très petit nombre de formules. Deux dominent :

- un discours (monologue ou dialogue) ponctué ou non d'images : reportages, documents, dessins plus ou moins animés...,
- un document (film) “sensibilisateur”, censé représenter un problème, en introduction à un débat de “spécialistes” sur le dit problème.

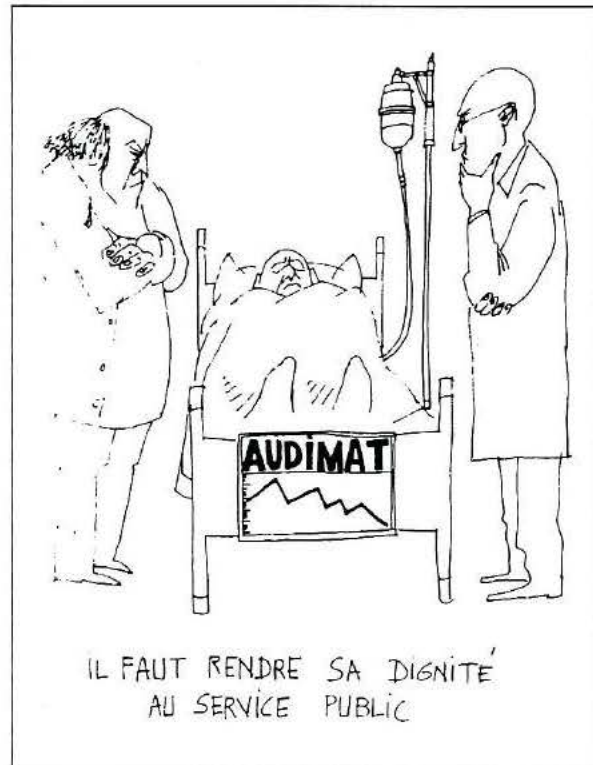
Il y a aussi, bien entendu, le bref commentaire d'actualité dans le cadre du journal télévisé.

Ainsi, la véritable question porte sans doute sur la propriété des médias de masse audiovisuels comme support de diffusion scientifique et technique. Il est concevable que cela ne soit pas leur rôle, explicitement. Le caractère éphémère de leur influence informative est indicateur de leur faible pouvoir formateur. Même une chaîne culturelle, comme celle dont on parle depuis quelque temps, n'échapperait pas à cet écueil: l'impact aux traces éphémères.

C'est dans la possibilité de relectures – éventuellement nombreuses et diversifiées – que se situe la solution, donc davantage dans un contexte de formation. Pour espérer laisser des traces plus durables, il faut que, dans le cadre d'une cohérence multimédia, un même contenu puisse donner naissance

à plusieurs sortes de produits trouvant, chacune, le support approprié. Nous sommes là dans un cas de figure complètement différent de celui d'une grille de programmation d'une chaîne de télévision.

En revanche, nous l'avons vu, l'influence de la télévision est probable dans la constitution des représentations sociales, dans l'orientation et l'activation des motivations. Il y a longtemps que la publicité s'en est rendu compte. Qu'a-t-on fait, que fait-on avec les sciences et techniques dans ce domaine ? Cette problématique ne se pose pas seulement, d'ailleurs dans les rapports qu'entre-tiennent les



médias de masse avec les sciences. Elle se pose aussi dans les rapports avec toute la production intellectuelle et symbolique contemporaine. Il semble qu'il y ait, en réalité, comme une incompatibilité entre les media de masse et la culture contemporaine. Est-ce structural ou provisoire ?

J'imagine qu'il doit y avoir des solutions. Il y a, en tout cas, un réel danger pour notre société à n'en pas trouver. L'accélération de la circulation des informations due au développement des moyens de communication est un phénomène de surface de grande amplitude. La production du symbolique, de son côté, ne prend sens qu'en plongeant ses racines dans la mémoire. La physique et la biologie ont montré l'importance des phénomènes de surface et d'interface. Mais, pour prendre l'exemple de la cellule, de quoi serviraient tous ces échanges membranaires sans la mémoire que recèle le noyau ? Réciproquement, que deviendrait le noyau sans tous ces échanges ? Car la mémoire dont il est question ici est la "mémoire vive", comme on dit en informatique. Certes, on doit se méfier de toute analogie. Celle-ci n'est là que pour faire image, pour dire qu'il est crucial de réussir la compatibilité entre les médias de masse (échanges et phénomènes de surface) et toute la culture contemporaine, scientifique, technique, industrielle, artistique... (mémoire vive).

Les trois fossés

Cette mémoire vive intègre aux acquis précédents les savoirs et les savoir-faire de l'époque. Créatrice, elle remanie l'ensemble en se constituant elle-

même. Elle est évolution.

Au contraire, nous assistons à une involution, non des connaissances – de ce point de vue, chacune dans son coin, continue sa progression – mais de l'intégration. Il y a plusieurs décennies, C.P. Snow avait écrit sur le fossé entre les "deux cultures" (littéraire et scientifique). Aujourd'hui ce n'est plus un, mais trois fossés qui se creusent sous nos pas. A celui, décrit par Snow, entre arts et sciences, malgré certains efforts tentant des rapprochements, viennent s'ajouter ceux entre publics et sciences d'une part et entre publics et arts contemporains d'autre part. Les deux derniers sont la conséquence du premier, illustrant la rupture.

Les arts voient les sciences créatrices d'un monde inhumain. Les sciences se méfient des productions artistiques. Les artistes, sans en connaître, peignent la science en noir. On voit des scientifiques de pointe arrêtés à l'art du XIXe siècle. Le tout enveloppé par une production romanesque qui n'arrange rien. Sans doute y a-t-il de la caricature dans ce que j'écris là, mais de la caricature, sans plus. Comment se présente la situation ?

Les arts pourraient se nourrir, entre autres, de certaines avancées scientifiques. Leur capacité de subversion – une de leurs fonctions – pourrait s'y exercer. Mais pour subvertir intelligemment encore faut-il connaître. Or, présentement, une majorité écrasante d'artistes refuse sciences et techniques comme matière inspiratrice, comme instrument conceptuel de composition, comme aide à la conception et à la réalisation.

Réciproquement, les sciences pourraient utiliser les véhicules artistiques. Notamment, elles pourraient se servir du romanesque sensibilisateur pour imaginer des cadres plus propices à une bonne réception de ses productions. Or, là aussi, la plupart des scientifiques ne sont guère ouverts à de telles tentatives, au nom de la rigueur. Mauvaise raison. Cela ne serait en aucun cas exclusif des autres pratiques d'information. Cela viendrait "en plus", créateur d'un climat facilitateur. Pourquoi imagination serait-elle antinomique de rigueur ?

Sciences, techniques, arts, même combat

Il faut, en effet, bien comprendre qu'il ne s'agit pas ici de formation mais de sensibilisation de qualité. Il s'agit de stimuler la curiosité et le sens critique, d'ouvrir la représentation sociale au caractère évolutif et incertain, toujours à remettre en question, de la connaissance d'une société vivante. Au lieu de cela, présentement, nous assistons à des ruptures successives qui creusent un peu davantage des fossés qu'il faudrait combler. Dans une course sans repère à l'originalité, des avant-gardes artistiques s'enfoncent dans un discours simpliste compliqué pour justifier leur misère. De son côté, le monde des sciences, trop occupé par sa promotion interne, ne s'intéresse guère aux

moyens de sa diffusion publique et contribue ainsi au développement des résistances à son intégration dans la culture. Bizarrement, les arts contemporains, les sciences et les techniques se rejoignent dans une image mythifiée à la mesure d'une majorité mystifiée. Ainsi, les trois fossés se creusent en dépit de certains effets d'arbres qui cachent la forêt. Ces fossés sont quelquefois creusés par ceux-là mêmes qui ont mission de communication. De ce point de vue, les intermédiaires de la culture, décideurs ou diffuseurs, porteurs de concepts archaïques sont plus souvent des *isolants* de la pensée contemporaine que des facilitateurs.

Sans doute, la culture contemporaine passera. Mais que faire pour que *cela passe sans que cela casse...* trop ? Je ne sais. Je sais que c'est comme cela, et que cela va avec cette pléthore de surface qui transforme tout en *spectacle rentable*. Elle conduit les médias de masse à glorifier le premier et ignorer le second à 1/100e de seconde près. Elle induit la surenchère dans le contexte mercantile qu'on qualifie pudiquement, de nos jours, de *libéral*.

Et voilà que pour se faire remarquer en art, il faut aussi battre des records. Par exemple, à Avignon, le Vitez 87 du *Soulier de satin*, a battu le Brook 86 du *Mahabharata* de deux ou trois heures, le record absolu restant provisoirement à Bob Wilson. Dans l'histoire de l'exceptionnel, l'art vient ainsi prendre sa place entre le *Paris-Dakar* et les *Coulisses de l'exploit*. Dans ce contexte le *haïku* japonais devrait être apprécié comme le poème *le plus court* et, à ce titre, trouver un *marché considérable*. Les médias de masse nous servent quotidiennement l'inondation la plus forte depuis, la révolte la plus sanglante depuis, la tension la plus grande depuis...

Me revient ici en mémoire un dessin de Faizant représentant deux de ses vieilles dames et deux de ses vieux messieurs, en sueur, s'épongeant le front, satisfaits, l'un d'entre eux consultant sa montre : "Pour ce quatuor de Beethoven nous avons battu les solistes de Berlin de trois minutes !"

Au fait, je devais parler de sciences et de télévision dans cet article. Suis-je sorti de mon sujet ? La *République des sciences* n'aurait-elle aucun rapport avec ce système clos de pléthore et de surenchère ? N'aurait-elle rien à nous proposer pour tenter de rétablir les échanges entre mémoire nucléaire et phénomènes de surface, pour que nous n'atteignons pas trop vite le niveau de débilité affective le plus élevé depuis Cro-Magnon ?